

← APPARAISSANT entre les branches, les broussailles et les lianes de la rive, les Waïkas nous hélent : « Shori !... Shori !... Apo, shori !... » (Ami !... Ami !... Viens !...) On remarquera notamment les peintures sur le corps, ainsi que l'arc et les flèches démesurés.

→ LES PIAROAS vivent toujours à proximité immédiate de l'eau courante, au bord de quelque ruisseau, véritable tunnel de verdure enfoui sous la forêt. Ici, tout près de l'embarcadère, cette jeune Indienne fait sa vaisselle, avant de procéder à la toilette de ses deux bambins.

AU COURS DE 4 EXPÉDITIONS

DU DELTA AUX SOURCES
J'AI REMONTÉ INTÉGRALEMENT

LE SUPERBE ORÉNOQUE

RÉCIT EXCLUSIF
DE JOSEPH GRELIER

II

(VOIR LE NUMÉRO DE JANVIER)



A TRAVERS LES RÉGIONS LES MOINS PEUPLÉES DU GLOBE

DANS son « Amazonie brésilienne », publiée en 1922, Paul Lecointe estimait la densité moyenne de peuplement, dans les immensités forestières de l'Amazonie et des Guyanes, à un habitant pour 70 kilomètres carrés ; encore comprenait-il dans ce chiffre les quelques villes et les rares villages. Ainsi la grande forêt, l'exubérance végétale ont déterminé un désert humain incomparablement plus absolu que celui résultant, en d'autres régions du globe, d'une aridité plus ou moins totale. La seule grande

région plus vide encore serait l'immense calotte glaciaire du continent antarctique.

Mais si au Sahara, par exemple, la majorité de la population est groupée autour des points d'eau — les oasis — elle est ici dispersée, émietée : l'homme n'a pu que s'adapter au milieu, sans jamais se sentir assez nombreux et assez fort pour attaquer la forêt et y créer ce que nous appellerions une civilisation. Aucun Indien du massif guyanais (1) n'est sédentaire ni définitivement fixé. Si les peuplades les plus primitives, qui ne tirent leur subsistance, au jour le jour,

que de la rivière et de la forêt, sont contraintes à une vie errante, nomade, celles qui possèdent de vrais villages et pratiquent une agriculture rudimentaire demandent toujours un complément aux ressources naturelles, et le menu commerce de troc qu'elles entretiennent avec des groupes plus ou moins voisins les conduit à des déplacements longs et fréquents : vestiges, sans doute, de l'instabilité foncière de la race.

(1) La région du haut Orénoque confine au Bouclier guyanais et au bassin amazonien. (Voir *France-Illustration*, de janvier 1955.)

TROIS COUCHES DISTINCTES DE PEUPEMENT

PARMI les Indiens qui peuplent le bassin de l'Orénoque et le Bouclier guyanais, les anthropologues et les ethnologues s'accordent à reconnaître trois couches ethniques nettement différenciées. La différenciation est demeurée relativement aisée, car, si l'installation de chacune de ces couches représente un stade nettement marqué dans le temps, il ne s'est pas opéré, dans l'espace, une superposition, mais bien une juxtaposition : repoussant, violemment ou progressivement, les premiers occupants, les nouveaux arrivants s'intercalèrent entre les groupes préalablement installés. L'étendue de la région, la très faible densité et l'incroyable dispersion de la population ont certainement facilité un tel processus d'occupation. Les relations intergroupes constantes, alternativement ou simultanément commerciales et guerrières, ont certes permis ou provoqué des mélanges raciaux ; mais les coutumes, les genres de vie et surtout la langue de chaque groupe, fortement individualisés, ont assuré jusqu'à présent la continuité de cette juxtaposition. Au point de vue de la population, la région se présente donc sous la forme d'une mosaïque, d'un puzzle composé d'éléments aux limites mouvantes, soit par suite d'une poussée lente, continue, progressive, soit en raison de relations continues, sporadiques ou saisonnières, superposant en partie les zones d'influence.

La couche de population la plus ancienne — que l'on appelle parfois « couche archaïque » — est constituée par la grande famille des Guaharibos ou Waïkas, qui occupent une aire considérable le long de l'Orénoque supérieur et probablement de ses affluents — encore strictement inviolés : Padamo, Ocamo, Manaviche, Mavaca ; dans la zone montagneuse improprement appelée Sierra Parima, que personne n'a encore traversée ; sur le Caura et le Caroni supérieurs et, au Brésil, sur certains affluents du rio Branco et du rio Negro. Schomburgk, Crevaux, Koch-Grünberg, Cardona ont rencontré quelques hordes de ces Indiens au cours de tous leurs voyages. Notre expédition franco-vénézuélienne du Haut-Orénoque a eu avec eux de très nombreux, mais toujours fugitifs contacts.

Comptant parmi les plus nombreux, les groupes de Piaroas et des Guahibos, qui occupent les rives de l'Orénoque moyen, ainsi que les Yarusos des marais du Capanaparo, les Guaraunos qui vivent sur l'eau et dans la boue liquide du delta, et quelques groupes résiduels presque éteints semblent appartenir aussi à cette couche archaïque de peuplement. Divisées, morcelées, constituant souvent de minuscules îlots, parlant des langues qui ne s'apparentent à aucune des deux grandes familles linguistiques — arawak et caraïbe — toutes ces peuplades sont considérées comme « isolées » : elles ont constitué une « couche » de population, la plus ancienne, mais ne sont point forcément issues d'un « souche » unique. Leur morcellement d'aujourd'hui témoigne sans doute des luttes du passé.

Les « Arawaks », agriculteurs et bons mariniers, sont représentés aujourd'hui dans le Guainia, l'Atabapo et la région circonvoisine par les Banibas, les Kuripakos, les Piapocos. Venus du Brésil, ils semblent avoir occupé progressivement et pacifiquement la région. Ils ont laissé leurs traces dans le nom des rivières, avec les terminaisons en « uni », « eni » et, surtout, « ari » ou « are » (fleuve, eau) que l'on retrouve de la Guyane aux Andes : Ventuari, Merevari, Auari, Guaviari ou Guaviare, Aiakeni... témoignent de l'ancienne extension de la « nation » arawak, bousculée plus tard par l'invasion caraïbe. La plupart de nos mariniers,

recrutés le long des rivières appartenant soit au bassin de l'Orénoque, soit au versant amazonien, étaient issus de ce groupe. Parcourant les grands fleuves, les Arawaks sont, anthropologiquement, les plus mêlés. Le sang noir même les a affectés.

Les « Caraïbes », enfin, représentés aujourd'hui par les tribus Makiritares, Yavaranos, Mapayos, Arekunas, sont les derniers venus ; on situerait leur arrivée autour d'un siècle avant la conquête espagnole. Venus du Nord, probablement des Antilles, ils jouent un rôle important de commerçants colporteurs, assurant ainsi la liaison entre de nombreux groupes et affirmant en même temps une haute suprématie. Au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, Hollandais, Français et Anglais utilisèrent maintes fois les services des Caraïbes, tant pour leur trafic de contrebande entre l'Essequibo et l'Orénoque que dans leur lutte contre l'hégémonie espagnole. Mariniers fameux, fabriquant les meilleures pirogues, ils ont coutume de louer leurs services aux explorateurs. Leur influence est nettement dominante sur le haut Caura, le Ventuari et, surtout, sur le Cunucunuma, où ils semblent avoir leurs villages les plus importants.

GUAHARIBOS ET WAIKAS NOMADES DE LA FORET

LES Indiens qui fréquentent les rives de l'Orénoque supérieur, à l'amont de sa confluence avec l'Ocamo, se désignent eux-mêmes sous le nom de Waïkas. Certains auteurs écrivent à tort Guaiikas. S'ils sont les cousins des Guaharibos du Padamo, que nous avions connus à La Esmeralda, ils nous ont paru encore plus frustes, plus primitifs, bien qu'un de leurs groupes, au moins, ait eu quelques contacts intermittents avec les hardis coupeurs de bois du général Butron qui s'aventurent chaque année dans ces solitudes, jusqu'au voisinage du fameux Raudal des Guaharibos. Les Indiens du Padamo, au contraire, n'avaient jamais vu de Blancs. Ils ont, par contre, depuis plusieurs générations, des relations suivies avec les Makiritares — les Caraïbes du rio Cunucunuma — qui, excellents piroguiers, infatigables voyageurs, vont troquer de groupe en groupe la pacotille, notamment les objets de fer qu'apportent jusqu'à leurs villages les colporteurs de Puerto Ayacucho. Ces relations, du reste, ne sont pas toujours amicales : les Guaharibos pillent parfois les plantations des Makiritares, qui s'emparent de temps à autre de quelque beauté guaharibo. Le père d'un de nos mariniers makiritares a été tué au cours d'un engagement avec les Guaharibos, et l'épouse du chef makiritare de La Culebra est une femme guaharibo ; j'ai rencontré chez les Makiritares plusieurs femmes parlant indistinctement le makiritare et le guaharibo.

Les Makiritares manifestent souvent, à l'égard de leurs primitifs voisins, un certain mépris : mépris, sans doute, du conquérant à l'égard de l'aborigène moins évolué qui cultive à peine le sol, ne prépare pas le manioc, ne fabrique pas d'autres embarcations que de frêles et frustes radeaux d'écorce, ne possède aucune aptitude pour la navigation, vit essentiellement de la cueillette des fruits sylvestres, de la pêche et de la chasse. Le mot « Shirishana », par lequel les Makiritares désignent fréquemment les Guaharibos, signifie « homme-singe ». Le Guaharibo, d'ailleurs, semble craindre beaucoup le Makiritare, qui, mainte fois sans doute, a imposé la loi du plus fort.

Quant aux Waïkas, nomadisant dans les forêts les plus impénétrables, où les rivières mêmes cessent d'être des che-

mins, ils ne participent point encore à ce menu commerce de troc. Ils ne connaissent, lorsque nous parvînmes jusqu'à eux, ni le sel, ni le fer, ni le tissu ; ils ne possédaient pas la moindre embarcation, pas le moindre radeau ; leur seul instrument tranchant était un petit couteau, fait d'une incisive de rongeur. Leurs hordes errantes ne comptent pas toujours une douzaine d'individus. Sont-ils un millier, sur un territoire qui peut embrasser plus de 100.000 kilomètres carrés ?

SHORI !... SHORI !...

ALORS que nous naviguons à proximité de la rive gauche, le 16 juillet au matin, des cris rauques jaillissent, tout près ; deux Indiens nus, le visage et le torse peints d'une couleur violacée, apparaissent entre les branches, les lianes et les broussailles. Avec de grands gestes, brandissant des arcs immenses, ils nous font signe d'aborder :

« Shori !... Shori !... » (Ami ! Ami !)
Montrant des machettes, nous répétons : « Shori ! Shori ! Shori ! »

Lorsque la rive nous permet d'accoster, ils sont six : six hommes jeunes, riant, criant, gesticulant, se bousculant.

« Apo !... Apo ! » (Viens ! Viens !)
Ils se jettent à l'eau, se hissent à bord pendant que nous amarrons l'embarcation. Nous distribuons des couteaux, des machettes, du manioc. Spontanément, ils nous offrent leurs arcs et leurs flèches : des arcs et des flèches de plus de 2 mètres de longueur. Nous sommes des êtres bien étranges : nous postifonnons au visage le jus de leur énorme chique, dix diables nus et peints examinent et palpent nos vêtements, nos chaussures, caressent nos barbes, répétant inlassablement : « Shori ! Sho-o-ori !... » Comme une litanie, nous reprenons : « Shori ! »

Nous prendrons contact, ce même jour, avec trois groupes de Waïkas, chassant sans doute dans la forêt voisine et attirés par le bruit de nos moteurs hors-bord. Nous devons parvenir le lendemain au premier de leurs villages, baptisé « El Platanaal » par les coupeurs de bois du général Butron, car une plantation de bananiers s'étend à proximité. Mais peut-on appeler village cette enceinte circulaire faite de pieux juxtaposés, abritant une quinzaine de huttes précaires : simples auvents couverts de feuilles de palmier ? Nous n'étions qu'au début de notre expédition : durant six mois nous allions vivre constamment au contact de quelque horde de Waïkas ; ce village demeurera pourtant le seul que quelques-uns d'entre nous aient pu visiter ; il est encore aujourd'hui le seul village waïka qui ait été visité par quiconque.

LE Waïka est un gaillard solide, de stature moyenne, mais élancée ; les jambes, longues et grêles, contrastent avec le torse trapu et les bras musclés : à tort ou à raison, nous avons attribué ce développement exceptionnel du torse et des bras à l'usage d'un arc aussi puissant, vraisemblablement depuis le plus jeune âge. La pigmentation de la peau est moins foncée, moins « bronze » que chez les Caraïbes, les Makiritares, par exemple ; les yeux sont également un peu plus clairs ; les cheveux, moins noirs, sont taillés en couronne, à la façon des moines, le dessus du crâne étant rasé : cette délicate opération s'effectue à l'aide d'un éclat de bambou.

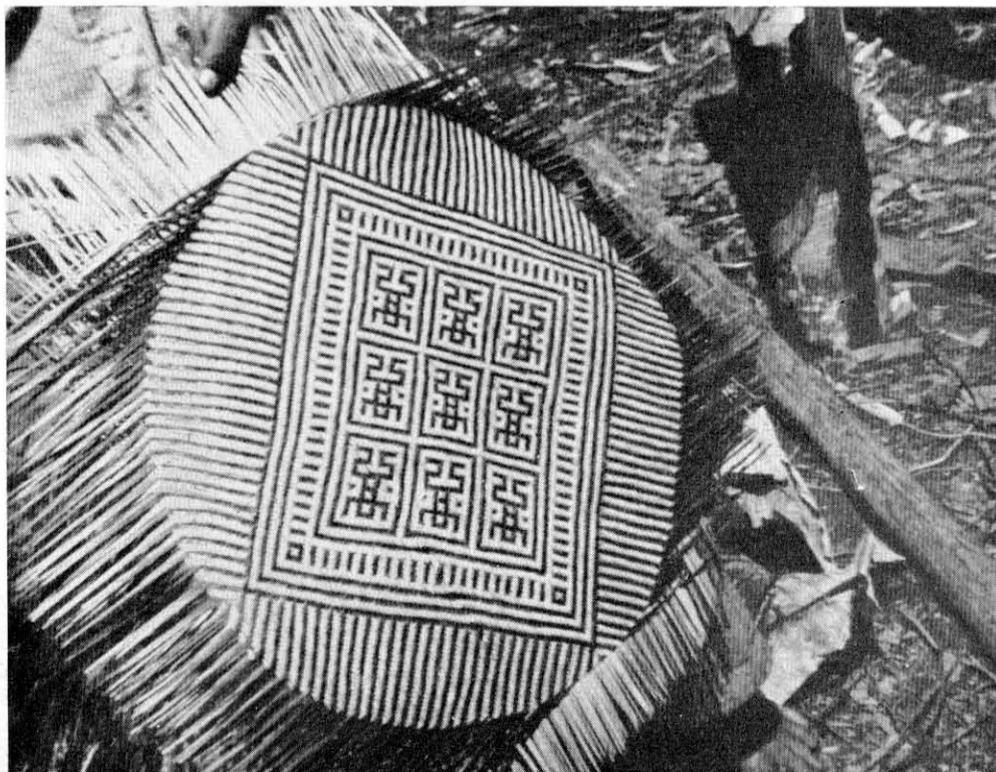
Le Waïka porte pour tout vêtement un cordonnet ceignant la taille et maintenant la verge attachée vers le haut au moyen d'une ligature autour du prépuce. Les femmes sont entièrement nues. La coquetterie, pourtant, ne perd jamais ses droits. Hommes et femmes portent volontiers, par exemple, un petit bracelet de



↑
SUR LE HAUT ORENOQUE, une horde de Waïkas a établi son campement à proximité du nôtre. Ils ont emporté, pour allumer le leur, des braises de notre feu. On remarquera, au fond, l'un de leurs frustes auvents de feuilles de « platanillo » (faux bananier). Au premier plan, le professeur Léon Croizat, de l'Université des Andes, à Mérida, botaniste de l'expédition franco-vénézuélienne du haut Orénoque.

CHEZ LES MAKIRITARES, les Caraïbes du rio Cunucunuma, l'art de la vannerie est essentiellement réservé aux hommes. Cette petite corbeille, encore inachevée, nous montre peut-être comment la vannerie a conduit au tissage. Les lianes ont été émincées, polies, puis teintées. Le décor représente — répétée neuf fois — la grenouille stylisée que l'on rencontre si fréquemment dans l'art makiritare.

→



coton, ou de peau de singe ou d'oiseau, serrant fortement le bras au-dessus du coude. Le lobe des oreilles, toujours perforé, est traversé soit d'une baguette de roseau, soit d'une plume d'ara ou de faucon, ou encore d'un bouquet de petites plumes de couleurs vives : plumes rouges, blanches, jaunes, de perroquet ou de toucan.

Les hommes adultes portent parfois une ceinture, sorte d'écheveau de fils de coton imprégnés du même ocre violacé dont ils s'enduisent le corps. Nous avons d'abord considéré cette ceinture comme un signe d'autorité, l'attribut d'un chef, mais la fréquence avec laquelle nous l'avons rencontrée — souvent dans un même groupe, une même horde — et surtout la facilité avec laquelle on nous la proposait en échange de quelque objet nous ont fait revenir sur ce jugement hâtif. L'Indien n'a d'ailleurs jamais hésité à nous remettre ou à nous proposer, contre un couteau, un petit collier de

verroterie ou des allumettes, aucun de ses ornements. Il offrait toujours aussi volontiers, aussi spontanément, son arc et ses flèches.

LE WAIKA, HOMME DE LA FORET

LE Waïka ne connaît pas la yuca, il ne prépare pas le manioc. Il ne sait pas construire une hutte. Il vit de fruits sylvestres, de pêche, de chasse, loin du « village » de son groupe, où il ne fait que de rapides apparitions, lorsque les ressources naturelles font défaut ou lorsqu'il est obligé de se défendre d'une horde adverse.

Il connaît sa forêt. Il sait où et quand il trouvera en abondance les fruits du palmier moriche, ceux du palmier manaca, la yuvia ou noix du Brésil ; il sait où et quand mûrissent les fruits dont se nourrissent les grands oiseaux de l'ordre des galliformes : le paujil, la pava, les bandes de grullas. Il suit les hordes de pécaris dont, de très loin, son oreille exercée, qui connaît tous les bruits de la forêt, sait déceler la présence. Si une baisse des eaux, saisonnière ou exceptionnelle, se manifeste, il descendra vers la rivière pour flécher le poisson. Dès fin novembre — début de la baisse saisonnière des eaux, lorsque les plages et bancs de sable commencent à apparaître — et jusqu'en mars, il recherchera les œufs que les tortues pondent et abandonnent dans le sable ; mais il évite habituellement la proximité des grandes rivières, où pullulent plus particulièrement les insectes. Sa connaissance de la vie de la forêt guide les interminables courses du Waïka à la recherche de sa nourriture. Il vit au jour le jour et sa seule réserve est, parfois, une petite provision de bananes apportées de la lointaine plantation.

Ces perpétuels déplacements, cette incessante mouvance imposent un bagage des plus réduits, que l'Indien saura d'ailleurs compléter ou reconstituer en peu de temps avec les ressources traditionnelles et inépuisables de la forêt. L'arc et les flèches, d'abord ; les pointes, interchangeables et souvent réversibles, sont généralement de bambou ; le carquois, simple étui de bambou que l'Indien porte dans le dos au moyen d'une cordelette frontale, contient, outre les pointes de flèches de rechange, une poignée d'herbe sèche destinée à allumer le feu ; le rustique allume-feu est constitué simplement d'une baguette de bois tendre et d'une planchette de bois dur. Le Waïka improvise généralement sur place son hamac, fait de menues lianes ou de bandes d'écorce liées à leurs extrémités. Chaque Indien est également muni de plusieurs petits couteaux : l'incisive d'un gros rongeur, le cabiais, emmanchée d'un petit morceau de bois.

Entre les lianes et les broussailles du sous-bois, le Waïka court plutôt qu'il ne marche. Il n'a besoin de nul sentier. Qu'il s'arrête pour une nuit ou qu'il s'attarde plusieurs jours, là où la provende est abondante — par exemple, au bord d'une zone marécageuse où prospère le palmier « moriche » (1) — il construit en un quart d'heure son fruste abri, simple auvent de feuilles de faux bananier posé sur trois piquets. Il nous est arrivé de trouver, au bord de quelque « morichal », une quarantaine de ces huttes précaires, visiblement abandonnées depuis longtemps.

Lorsque au-dessus d'un saut, d'un étranglement du fleuve, les Indiens ont jeté un acrobatique pont de lianes, il se constitue toujours une agglomération temporaire, une « rancheria » de passage : les Waïkas y campent et s'y attardent le temps nécessaire pour reconstruire ou

restaurer le frêle ouvrage. De nombreux polissoirs lithiques, visibles sur les bancs rocheux qui encadrent le saut, témoignent de l'antiquité, de la pérennité de ces voies, de ces haltes, de ces passages imposés par la nature.

Nous n'avons jamais vu les Waïkas utiliser une embarcation, quelle qu'elle soit. Pourtant, lorsque six mois après la nôtre, l'expédition du roi Léopold III parvint au Platanal, les Indiens, ayant vu nos embarcations, ayant reçu de nous les premiers outils de fer, disposaient déjà d'une dizaine de pirogues ; grossières, certes, et d'un maniement difficile, mais taillées dans de beaux fûts. Ce groupe — qui vit, il est vrai, à l'aval des rapides, à deux jours à peine de La Esmeralda — avait donc conquis, en six mois, le fer et le bateau.

CHEZ LES PIAROAS DU RIO PARIA

LE groupe puissant des Piaroas occupe la rive droite de l'Orénoque moyen, au nord et au sud de Puerto Ayacucho, minuscule capitale de l'immense Territorio Federal Amazonas. En raison de leur extrême dispersion, il est difficile d'évaluer leur nombre avec exactitude, mais on peut l'estimer à trois ou quatre mille individus : de tous les Indiens du bassin de l'Orénoque, seuls les Guaraunos du delta sont plus nombreux. Les Piaroas habitent presque toujours le long de rivières secondaires, telles que les rios Parguaza, Cataniapo, Samariapo, Sipapo et leurs affluents ; rares sont ceux qui fréquentent l'Orénoque lui-même, et le seul groupe que l'on connaisse sur la rive gauche du fleuve — rive colombienne — est établi près de l'embouchure du rio Mataveni.

En août et septembre 1952 j'ai pu vivre, d'abord avec un camarade, Guy Capelle, alors directeur du Centre culturel français de Caracas, puis, seul, au milieu des Piaroas des rios Paria Grande et Paria Chiquito. Ce sont deux toutes petites rivières, véritables tunnels de verdure enfouis sous la forêt, et qui se jettent dans l'Orénoque, dans la zone des grands rapides connus sous le nom de Raudales de Atures et Maypures. A quelque 1.000 kilomètres de la mer, ce bief rocheux, chaotique, buriné de cent canaux où se précipite un flot impétueux, interrompt la navigation ; situé immédiatement à l'aval du premier seuil, Puerto Ayacucho est le terme de la navigation régulière.

Une frange de savane borde ici le fleuve : les sables arrachés aux flancs lisses, gris et nus des mornes granitiques qui encadrent la zone de rapides se sont épanchés en une plaine alluviale très perméable, donc superficiellement sèche, qu'a envahie la végétation de graminées. La forêt, par contre, s'est installée sur les sols de faible épaisseur formés sur place aux dépens de la roche granitique ; le réseau de drainage superficiel, très dense, est le signe de l'imperméabilité, donc de la proximité du substratum. La lisière forestière correspond à la limite d'expansion des alluvions. Cette forêt est le domaine de l'Indien Piaroa, qui y trouve toute l'année des eaux claires, au courant vif, et la provende abondante et variée que ne saurait lui offrir l'aride savane.

Les Piaroas habitent une grande hutte communautaire ou tribale, la « churuata », où chaque famille a sa place déterminée. Chacune de ces huttes communautaires peut abriter de six à dix familles, soit de vingt-cinq à quarante personnes. Ces huttes mesurent 18 mètres de diamètre

(1) *Mauritia flexuosa*.

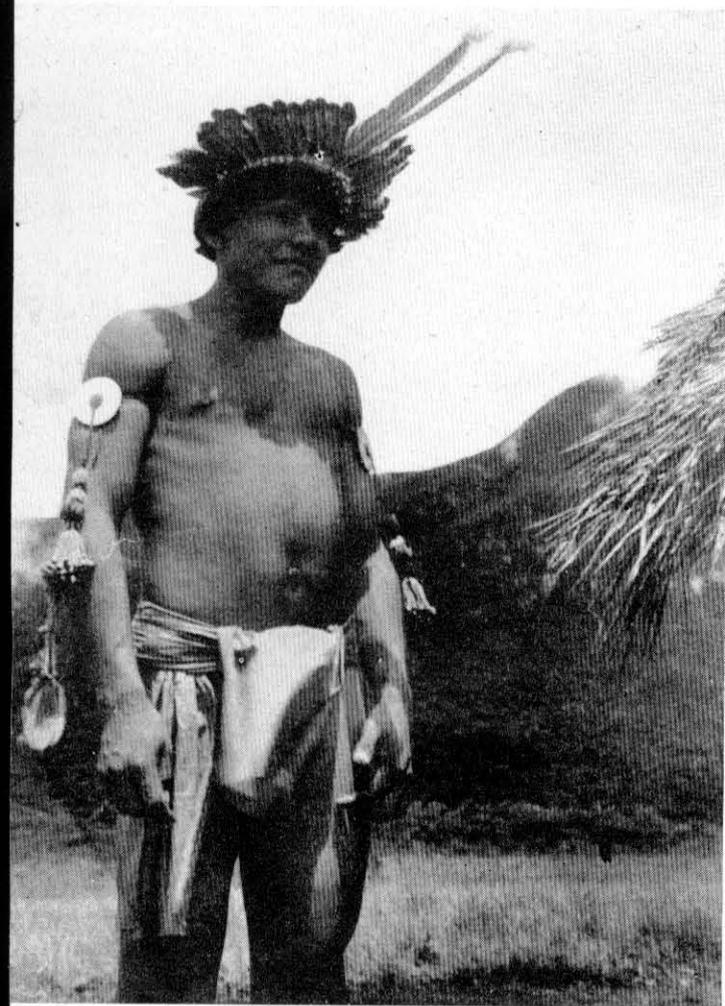


PITA, le chef piaroa du rio Paria, construit pour son groupe une nouvelle « churuata », la grande hutte tribale ou communautaire. On remarque ici combien sont rationnels l'armature et le clayonnage qui recevra la couverture de palmes. Tous les assemblages sont réalisés avec des lianes. Seize jambes de force, sortes d'arcs-boutants, sont régulièrement réparties sur la circonférence. Pita travaille seul à la construction proprement dite, mais les jeunes — parmi lesquels son fils que l'on voit ici — vont dans la forêt chercher les matériaux utiles.

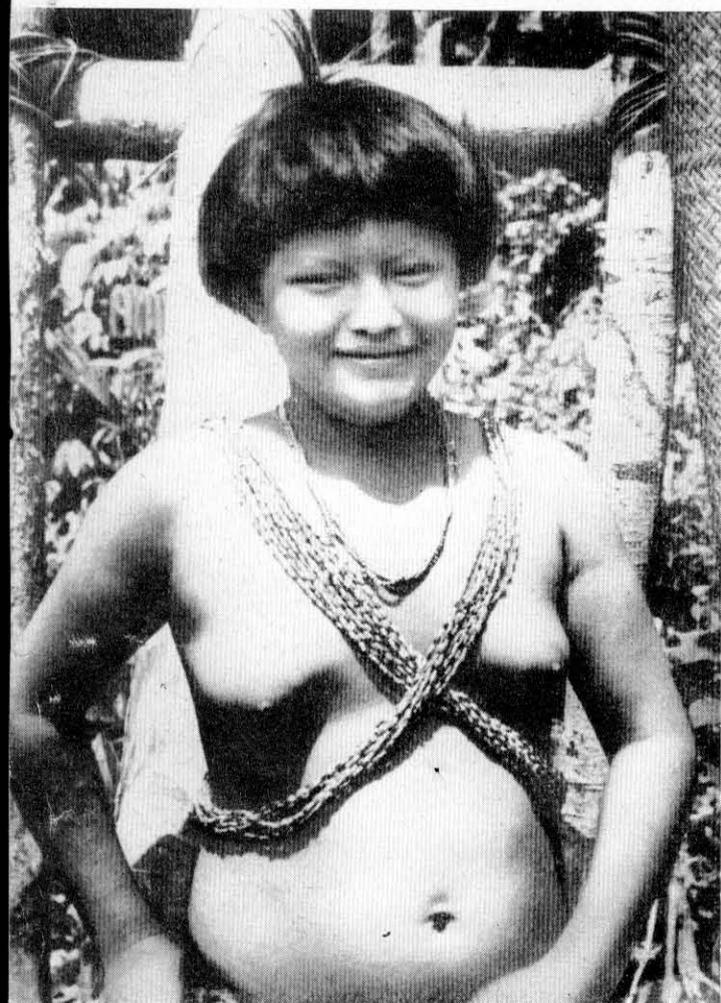


INDIENS PIAROAS (ci-dessus) près de la grande hutte, au milieu de la plantation du groupe. Derrière eux, les tiges sveltes et l'élégant feuillage du yucca. Incomparablement plus primitifs, les Waïkas (ci-dessous) sont cependant devenus nos amis... des amis encore quelque peu méfiants, qui demeurent à l'écart et nous observent.





LES MAKIRITARES possèdent le goût inné de la parure. Watiti a revêtu son plus beau « guayuco » (cache-sexe), ses bracelets et sa couronne de plumes d'ara. Sa sœur a mis tous ses colliers, faits de verroterie et de noyaux multicolores.



LES POSITIONS de repos sont parfois des plus inattendues. Ce jeune piaroa aimait passer ainsi les heures chaudes, durant lesquelles les insectes — notamment les moucheronns noirs, les trop fameux « jejenes » — sont un peu moins agressifs.

sur 12 de hauteur. De l'une à l'autre, il y a, en moyenne, de un à trois jours de marche à travers la forêt, ou de une à trois journées de pirogue sur la petite rivière. Toujours située à proximité de l'eau courante, la churuata se dresse au centre du « conuco », la plantation du groupe. D'autres défrichements, d'autres plantations sur brûlis sont répartis, çà et là, dans la forêt. La yuca, dont le tubercule râpé sert à la préparation du manioc, est la plante nourricière par excellence des Piaroas ; cette euphorbiacée, élégante et svelte, constitue l'élément essentiel de la plantation. Mais les Piaroas cultivent également le maïs, la canne à sucre, l'ananas, la patate douce, quelques bananiers, ainsi qu'une variété de coton et le sisal, dont ils font des hamacs. Ce sont les femmes, les femmes seules, qui assurent l'entretien de la plantation. Comme la maison ou les pirogues, elle est collective.

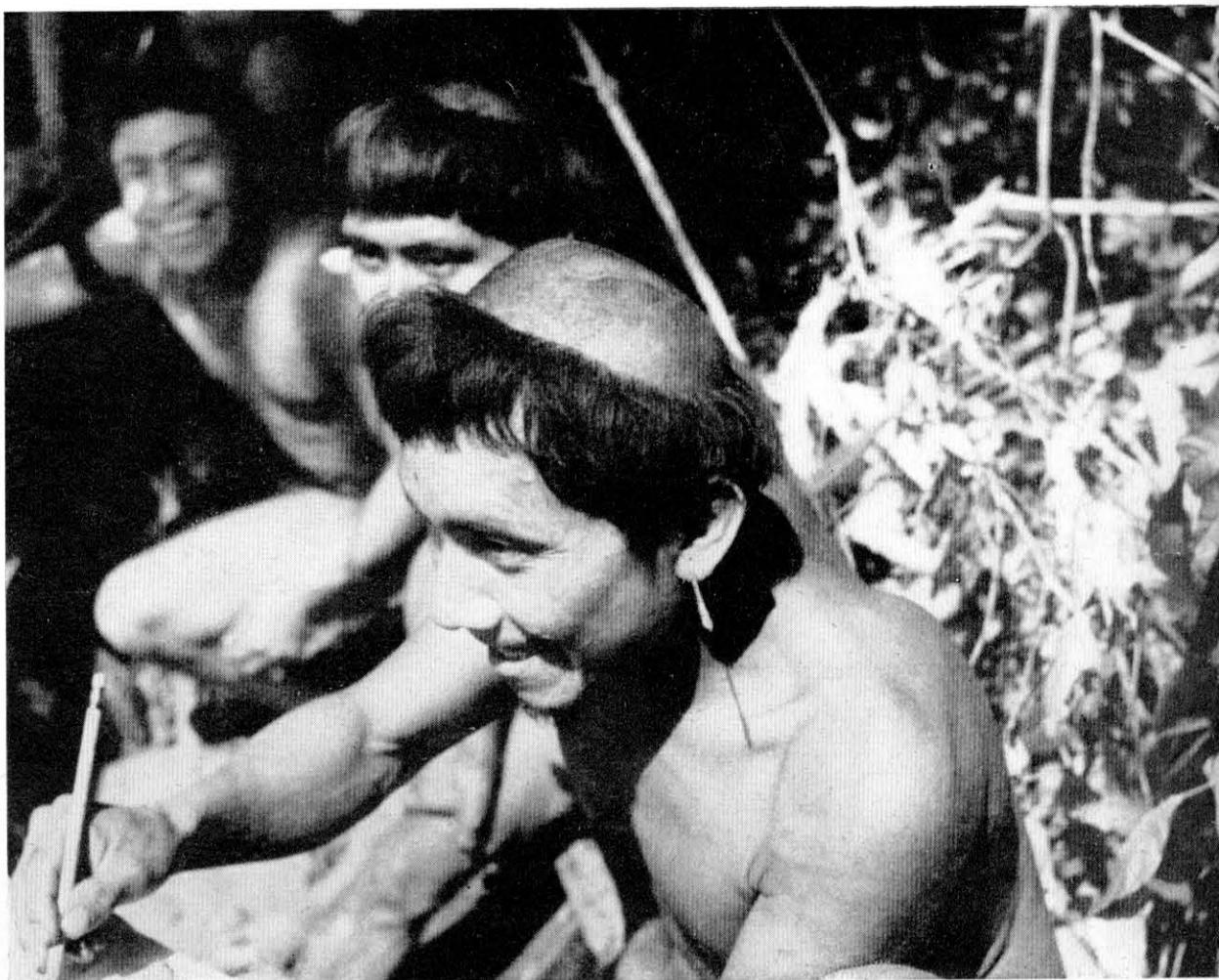
De cette précaire agriculture découle la sédentarisation relative des Piaroas. Relative, car l'abatage de la forêt, complété par le brûlis, est bien la seule méthode qui procure le primordial moyen d'y installer des groupes humains, vivant plus ou moins de l'agriculture ; dès que le terrain ainsi conquis sera épuisé, il faudra nettoyer par le feu une nouvelle parcelle, créer un nouvel îlot dans la grande forêt. Sédentarisation précaire aussi, parce que la cueillette des fruits sylvestres, la pêche et la chasse, indispensables compléments, conduisent à d'incessants déplacements ; ce sont même, parfois, de véritables campagnes auxquelles tout le groupe participe. Mais la caractéristique essentielle du genre de vie des Piaroas demeure cependant l'agriculture, qu'ils pratiquent vraisemblablement depuis des temps immémoriaux : la belle hutte, si rationnelle, témoigne d'une sédentarisation déjà longue, et les légendes piaroas associent la création de la yuca, plante nourricière essentielle, à la création du monde.

CHEF AMBITIEUX, PITA CONSTRUIT UNE NOUVELLE « CHURUATA »

PITA, avons-nous cru comprendre, est l'un des grands chefs piaroas. Il régnerait sur une vaste région. Mais l'organisation collectiviste et la hiérarchie piaroas sont complexes. Le Vieux-qui-sait-beaucoup-de-choses ne dit pas tout ce qu'il sait... et les interprètes font défaut.

Le fils de Pita nous conduit à la maison de son père. Elle est située à une journée de marche, tout près du rio Paria Grande, au centre d'une clairière juste assez large pour elle, sans conuco. On y débouche comme par surprise : le sentier est à peine tracé. Pita et son groupe vivaient autrefois beaucoup plus loin dans la forêt. Pour commercer plus aisément, ils se sont rapprochés de la colonie : Notre-Dame-de-Coromoto, établie à proximité de la lisière par les missionnaires salésiens, et dont ils ne sont désormais qu'à une journée de marche. Les Pères achètent aux Indiens leur manioc, qui se vend à Puerto Ayacucho ; ils leur donnent en échange des objets de fer et des cotonnades, dont les Piaroas, à vrai dire, ne s'encombrent pas. De cette chrétienne pudeur je rapprocherai la pertinente réponse que fit Christian Dior, lorsque nous lui faisons visiter le Musée des sciences naturelles de Caracas. Le professeur Cruxent, directeur du musée, fit remarquer en riant que la maison Dior ne ferait pas d'affaires, d'ici longtemps, avec les Indiennes de l'Orénoque :

« Mais il faut les laisser ainsi !... Nous nous habillons par nécessité ! »



DES QUE LA RIVE nous permet d'accoster, les Waïkas se jettent à l'eau, se hissent à bord de nos pirogues. Ceux-ci (photo du bas) portent des bracelets de peau de singe... celui-là (photo du haut) reçoit pour la première fois de sa vie, un crayon. On remarquera le crâne rasé (à l'aide d'un éclat de bambou) et les cicatrices du cuir chevelu que portent tous les hommes adultes ou adolescents.





DANS LA CLAIRIERE nouvellement ouverte, Pita, le chef piaroa, construit la grande hutte communautaire. Les jeunes hommes de la tribu ont coupé les arbres. Les branches ont été brûlées sur place et leurs cendres sont venues enrichir le sol. Déjà les jeunes plants de yucca apparaissent entre les troncs qui jonchent la clairière. La petite rivière court là, tout près, et la porte, ouverture unique de la « churuata », est tournée vers l'embarcadere.

LES MAKIRITARES construisent pour nous une grande pirogue. Elle mesure 15 mètres de longueur et pourra charger 5 tonnes. Un beau fût a été choisi dans la forêt. A l'aide de la machette, outil universel, on a largement dégarni le sous-bois afin d'y travailler à l'aise. La pirogue est creusée en partie à la hache et en partie au feu. Ici, on brûle superficiellement l'extérieur pour rendre le bois moins perméable... Puis l'embarcation sera halée jusqu'à la rivière, où elle fera connaissance avec son élément.



LA churuata de Pita est vétuste, beaucoup plus petite que celle dont, ces jours derniers, nous étions les hôtes. La porte n'est qu'un volet sans charnières, fait de palmes grossièrement tressées ; il n'y a pas de tambour intérieur. La vaste coupole de palmes est trouée en plus d'un endroit. Le groupe, d'ailleurs, semble peu nombreux ; nous comptons, le soir, trois familles : une quinzaine de personnes, y compris les enfants. La compagne du vieux chef pourrait être sa petite-fille ; elle a deux jeunes enfants, dont le papa est très fier. C'est pour eux, sans doute, que Pita construit, à 300 mètres de là, au centre d'un grand conuco tout récent, une belle churuata toute neuve qui remplacera sa vieille demeure.

Elle mesure 17 mètres de diamètre et 12 de hauteur. La couverture de palmes n'est pas encore entièrement posée, et l'étonnant rationalisme de la construction piaroa nous apparaît ainsi, si je puis dire, à ciel ouvert. La forme curieuse de coupole surbaissée, coiffée d'une pointe conique à base évasée, est tout à fait particulière à l'architecture piaroa. La tête des quatre forts pieux verticaux, ou piédroits, qui constituent l'essentiel de l'armature correspond au sommet de la coupole proprement dite. La pointe est soutenue par deux perches horizontales, posées en diagonale sur les piédroits. Quatre fortes solives de bois brut — que Pita a doublées — supportent, sur leurs extrémités, le léger clayonnage qui recevra la couverture de palmes ; elles divisent la circonférence en huit segments égaux. Le clayonnage est également soutenu par seize arcs-boutants, ou jambes de force, régulièrement répartis à l'intérieur du cercle. L'assemblage est



LES WAIKAS ne construisent pas la moindre embarcation. Leurs cousins Guaharibos, par contre, n'hésitent pas à descendre le fil de l'eau à bord de ces frustes radeaux faits de l'écorce d'un gros arbre levée d'un seul bloc et maintenue en place au moyen d'une légère armature de branches flexibles. Un aussi frêle esquif ne leur permet pas de remonter le courant : ils l'abandonnent et s'en retournent à pied.



NUL MIEUX qu'un Makiritare ne sait ouvrir une pirogue (à gauche)... mais pour poser la planche arrière, destinée à recevoir notre moteur hors-bord, nous avons dû diriger nous-mêmes le travail (à droite).

réalisé exclusivement au moyen de lianes. Pita procède seul à la construction proprement dite. Les jeunes hommes, parmi lesquels son fils, ont abattu les arbres, nettoyé le terrain puis vont chercher dans la forêt bois, lianes et palmes : le vieux chef dispose ainsi, au moment où il en a besoin, des matériaux préparés. La construction d'une churuata nécessite en moyenne de deux à quatre mois de travail, et une construction de ce type peut durer vingt ans. Il est très rare qu'un cacique ait à en construire deux au cours de son patriarcat.

Tout au long du chemin qui nous a

conduits chez Pita nous avons remarqué des traces de très anciennes plantations ; de nombreux plants de yuca et d'ananas persistent au milieu de la forêt, qui n'a pas tardé à reconquérir ses droits. Nous avons vu aussi de primitives cabanes abandonnées, et une autre occupée par des Indiens que les Piaroas appellent Vonebis : trois familles, une douzaine de personnes. C'est une fruste hutte rectangulaire, en palmes grossièrement assemblées. Par rapport aux Piaroas, les Vonebis, qui sont pourtant leurs frères de race, sont des êtres plus primitifs, cherchant leur subsistance presque exclu-

sivement dans la forêt. Ils ne sont pas fixés, ne possèdent point de plantations, mais ils vont chez les Piaroas faire provision de maïs et de yuca. Il semble qu'ils soient actuellement en voie d'absorption par les Piaroas, mieux organisés et beaucoup plus nombreux. Une churuata vaste et bien située, des conucos prospères représentent peut-être pour les Vonebis un centre d'attraction, et pour le chef piaroa qui construit la grande maison collective une façon d'accroître son influence et son autorité.

Copyright by Joseph GRELIER.

REPARTITION des différentes peuplades indiennes dans la région du haut Orénoque : il faut considérer le territoire de chaque groupe beaucoup plus comme une zone de parcours que comme une zone d'habitat.

